

AYLIN MANÇO

OGRESSE



roman **SABBACANE**

OGRESSE

AYLIN MANÇO

OGRESSE

ÉDITIONS
SARBACANE

Depuis 2003

Bande-son

- BRIGHT EYES, *Devil Town*
- YOUNG THE GIANT, *Cough Syrup*
- THE NATIONAL, *Conversation 16*
- DELUXE, *Mr Chicken*
- ALT-J, *Breezblocks*
- ÉLODIE FRÉGÉ, *La ceinture*
- SOKO, *Why Don't You Eat Me Now, You Can*
- SUFJAN STEVENS, *Fourth of July*
- MINIATURE TIGERS, *Cannibal Queen*

À Simon.

Deux pamplemousses

Hier soir, Maman m'a fait manger du cœur. C'était du cœur de bœuf. Le cœur est notre muscle le plus puissant, et ça se sent quand on en mange ; la viande résistait sous mon couteau à steak, il fallait la scier pour trancher les fibres. Elles cédaient comme des câbles tendus, l'une après l'autre.

– Le cœur est un morceau remarquable, a dit ma mère. À la fois très maigre et très fort en goût.

Ma mère s'y connaît bien en viande. J'ai rien répondu, j'en avais plein la bouche.

Le cœur est notre muscle le plus puissant, et le mien bat fort. Trop fort, parfois. Quand ça arrive, sa pulsation m'envahit le crâne et je n'arrive plus à penser à autre chose. Je n'entends même plus ce qu'on me dit. C'est comme se faire poursuivre par quelqu'un qui joue du tambour, jour et nuit, partout, toujours.

On rentrait de cours avec le 95, qui relie le centre de Bruxelles à son extrémité sud-est, Boitsfort, où j'habite. Le bus venait à peine de dépasser le Parlement européen lorsqu'une banquette s'était libérée, ce qui était quasi miraculeux. Benji a joué des coudes entre les étudiants et les eurocrates pour la choper. Deux places pour trois, ça nous suffit : Benji a pris la fenêtre, moi le milieu (c'était mon tour), Kouz le couloir.

D'habitude mon cœur se calme quand je m'assieds. Mais pas cette fois-là. Il était déchaîné, je sentais le battement jusqu'au bout de mes doigts. Je me suis imaginée l'arracher à ma poitrine et l'enrouler dans des mètres et des mètres de film alimentaire. Je serrais fort ; plus j'ajoutais des couches, plus le rouge vif de la chair s'estompait derrière les plis bleutés du plastique.

À peine assis, Kouz a glissé sa main entre sa cuisse et la mienne pour prendre son téléphone, puis il s'est mis à pianoter dessus furieusement. Il ne lâchait plus son vieux Samsung, ces derniers temps... Entre lui qui envoyait un feu nourri de messages et moi qui ne parvenais pas à oublier mon cœur, le silence est devenu un peu pesant.

Heureusement, Benji, c'est sa spécialité de rompre les silences pesants.

– Vous imaginez si on n'avait qu'une seule fesse, au lieu de deux ?

Le téléphone de Kouz vibrait en rythme. *Bzz. Bzz. Bzz bzz.* Il l'a serré dans sa main pour étouffer le bruit. J'ai pensé que j'aurais voulu pouvoir faire la même chose avec mon cœur – puis je me suis souvenue de la tranche de cœur de bœuf de la veille, toute gluante. Mon cœur m'aurait glissé des mains comme une savonnette.

J'ai relancé Benji :

– Je vois pas comment ça marcherait.

– Bah, on ne marcherait plus, justement ! On n'aurait plus de jambes, juste une seule fesse toute ronde. On serait tous comme des culbutos – tu sais, ces jouets qui oscillent sans arrêt mais se redressent toujours.

À ce moment-là, le bus a pris un virage raide pour rejoindre l'avenue du Trône, et l'accordéon du milieu a tourné avec un grincement aigu. Si les passagers avaient été des culbutos, ça n'aurait pas posé problème, mais avec leurs deux jambes, ils manquaient de stabilité... Ils ont

trébuché en râlant et en se raccrochant les uns aux autres. J'ai repéré la grosse Lola, qui se rattrapait de justesse à une barre.

La grosse Lola est dans notre classe. Elle n'est pas si grosse, en fait, c'est surtout qu'elle a une poitrine énorme : deux masses rondes qui roulent et s'entrechoquent mollement sous son pull.

– Et donc, j'ai conclu, nos boules seraient littéralement des demi-boules.

Kouz s'est marré mais il n'avait toujours pas levé les yeux de son écran, alors je ne savais pas si c'était moi ou son portable qui le faisait rire. J'ai repris :

– Mais, genre, par où est-ce qu'on expulserait ?

– Tu veux dire, où serait l'anus ? a claironné Benji.

Un vieux gars en blazer qui validait son ticket s'est tourné vers nous, choqué. Benji réfléchissait à voix haute, l'ignorant royalement :

– Bonne question... Ce serait un trou, quoi. Comme le trou qui reste dans une pomme quand t'arraches la queue, tu vois ?

Kouz, daignant enfin se souvenir de nous, a lâché d'un ton péremptoire :

– On a deux fesses pour la même raison que les filles ont deux seins : parce que les hommes ont deux mains.

Il a montré les crocs, tout fier de sa vanne, alors que clairement elle n'était même pas de lui. Puis son GSM s'est remis à vibrer et il a replongé dedans.

Benji a embrayé, changeant de stratégie pour le garder avec nous :

– À propos de seins...

Il a fait un signe de menton discret vers la grosse Lola qui venait de trouver une place assise.

– Je te jure, ils ont encore pris de la masse. On dirait des pamplemousses, c'est dingue !

J'ai discrètement baissé les yeux vers ma propre poitrine : les miens étaient taille clémentine, au mieux. *BOUM*

BOUM BOUM, a rugi l'organe en dessous. Je le voyais vibrer sous mes vêtements.

Kouz s'est redressé, les babines frémissantes :

– Des pamplemousses ? Ça te ferait envie de bouffer les seins de Scarface ? T'es dégoue, mec.

À ce stade de la discussion, mon cœur a faussé compagnie à mes seins pour attaquer mon crâne à coups de boutoir, mais même en plein assaut je me rendais compte que Kouz parlait trop fort. C'était clair que Lola l'entendait. Et elle savait forcément que c'était elle, « Scarface » : elle a une énorme cicatrice sur la joue droite. Elle coiffe toujours ses longs cheveux roux de ce côté-là pour la cacher, mais bon, on sait qu'elle est en dessous.

– Disons des pamplemousses pourris, a rectifié Benji. Genre ceux que tu laisses dans le fond du panier à fruits, et tu te rends compte que leur dessous est moisi quand tu les sors au bout de deux semaines. Tout mous et poisseux et immondes.

En face, Lola ne donnait toujours aucun signe indiquant qu'elle nous entendait, mais elle virait lentement du rose pâle au rouge brique – ça jurait avec ses cheveux.

En vrai, il n'est pas méchant, Benji. S'il balance des trucs de ce style, c'est juste pour la beauté de la phrase. Juste pour nous faire rire.

Kouz m'a prise à parti, de la hargne dans les yeux.

– T'en penses quoi, H ?

J'ai haussé les épaules. Ça me plaisait moyen, leur délire sur les seins de Lola : non seulement ça m'intéressait beaucoup moins qu'eux, mais en plus c'était clair que je ne pouvais pas rivaliser.

– Je m'en fous de cette grosse vache.

Je crois que je l'ai dit suffisamment bas pour qu'elle ne l'entende pas. Benji a gloussé, le regard absorbé par la grosse poitrine de la grosse Lola.

Et Kouz m'a souri.

Faut que je vous dise : parfois, quand Kouz sourit, ça me fait quelque chose de très bref et très éblouissant. J'ai cligné les yeux sous le flash. Pendant un court instant, les battements tonitruants de mon cœur ont faibli et je me suis retrouvée là, soudain présente dans son regard.

Puis il a tourné la tête et tout s'est effondré. Il a déverrouillé son portable et balayé l'écran plusieurs fois du pouce, avant d'arriver à ce qu'il cherchait.

Il a tendu l'appareil à Benji par-dessus ma tête, de façon à ce que je ne puisse rien voir.

– Mate ça, Bébé. Ça, ça se mange.

Bébé, c'est Benji. Les surnoms que Kouz lui donne changent à chaque fois, mais ils commencent toujours par B.

Benji n'est pas souvent à cours de vanes, mais là, si. Il a ouvert et fermé la bouche plusieurs fois, comme un poisson rouge, avant de souffler :

– Woah. C'est à qui ?

– Aurélie.

– Aurélie ? Mais... Vous sortez même pas ensemble... C'est un peu chelou que t'aies ces photos, non ?

– Elle s'amuse, je m'amuse. Je vois pas ce qui te gêne, Bernard.

J'étais entre eux deux, mais j'aurais pu tout aussi bien ne pas exister. Je crois que j'aurais préféré.

J'ai hésité à protester, à insister pour voir aussi, mais en fait je n'avais aucune envie de regarder, et puis je savais parfaitement pourquoi il ne me montrait pas. Une fille, ça regarde pas les *nudes* d'une autre fille.

C'était comme ça, avec Kouz. D'un instant à un autre, je glissais, dans son esprit. Soudain, je n'étais plus H, sa pote H ; soudain je n'étais plus qu'une fille. Juste une fille.

Y avait rien de pire.

C'est depuis cet été, les problèmes cardiaques. Je ne crois pas que ce soit vraiment des problèmes cardiaques, mais je ne sais pas comment les appeler. Ça a commencé un peu avant la séparation de mes parents, et je me disais que ça s'arrêterait une fois que les choses se seraient calmées, mais non.

Pourtant, je n'ai plus vraiment de raison d'avoir peur. Papa est parti ; le pire est arrivé.

Les garçons sont descendus à l'arrêt *Gare d'Etterbeek*, comme tous les soirs, tandis que Lola et moi on restait jusqu'à Wiener, le terminus, comme tous les soirs. C'était particulièrement gênant d'être seule face à elle, après la séance de vanes. Je me suis calée sur mon siège et j'ai essayé d'éviter son regard de ruminant triste. Mais je l'ai croisé quand même ; et elle n'avait pas l'air si triste, à vrai dire. Plutôt furax. Plus taureau en corrida que vache à l'abattoir.

Le bus s'est vidé, arrêt après arrêt. Au terminus, il ne restait que nous deux.

Lola habitait déjà dans la rue quand on s'y est installés (à l'époque, « on » était trois : Maman, Papa et moi). Nos maisons sont mitoyennes et on va à la même école, mais on n'a jamais été amies.

Notre rue est en bordure de la forêt de Soignes. Elle monte fort. Au sommet, elle se transforme en un sentier de promenade qui s'enfonce dans les bois.

La grosse et moi, on a un accord tacite, un genre de stratégie qui nous permet d'aller dans la même direction sans avoir à marcher côte à côte. À la sortie du bus, elle remonte la rue en triple vitesse tandis que je traîne derrière, en m'efforçant de ne pas regarder ses fesses charnues ballotter au rythme de ses pas. On a toujours fait comme ça.

Sauf aujourd'hui.

Au moment d'attaquer la montée, Lola a cessé de marcher. Je me suis immobilisée aussi, pour lui laisser de l'avance.

J'ai attendu sur le trottoir devant la pizzeria. J'étais nerveuse, la cage thoracique en vrac, comme à chaque fois que je dois rentrer chez moi depuis la séparation.

Lola ne bougeait toujours pas. Quelle chieuse. Elle allait me forcer à passer à côté d'elle! Tant pis, il fallait bien que je rentre.

– J'ai tout entendu, elle m'a lancé quand je suis arrivée à sa hauteur.

Quelque chose dans le ton de sa voix m'a mise hors de moi. Elle n'était pas triste, ni même en colère; simplement, elle savait que j'aurais préféré qu'elle se taise, alors elle disait les choses à voix haute pour se venger.

Elle a ajouté :

– Et c'est pas cool pour Aurélie. Ça se fait pas. Tu devrais dire quelque chose.

J'ai marché plus vite dans l'espoir de la semer, mais elle m'a talonnée.

– T'en sais rien, j'ai dit. J'ai pas vu les photos.

– Tu sais très bien quel genre de photo c'était. Il devrait pas les montrer.

J'ai encore accéléré le pas, malgré le poids de mon sac dont les bretelles me cisaillaient les épaules.

C'était vrai, ce qu'elle disait, je le savais. J'avais juste vraiment pas envie de savoir.

Mais la grosse ne me laissait pas prendre d'avance.

– Tu devrais leur tenir tête. Tu devrais leur dire que c'est nul.

– Je fais ce que je veux, OK? Ça te regarde pas.

Maintenant je courais, mais elle ne me lâchait toujours pas.

– C'est des connards sexistes!

– C'est mes amis!

Je me suis arrêtée net – Lola a pilé derrière moi. On était au niveau du 53, chez Madame Muñoz. Il y avait des policiers devant chez elle.

Shortbreads

Madame Muñoz, c'est une de ces vieilles dames à l'air si doux que vous vous sentez coupable rien qu'en la regardant, parce que vous savez, au fond de vous-mêmes, que vous ne méritez pas tant de bonté. Elle habite au 53, en face de chez nous, dans une maison encore plus étroite que la nôtre. Elle a le visage en forme de cœur, les cheveux d'un noir saisissant malgré son âge, la peau mate et fripée. À chaque fois qu'elle sourit, et c'est souvent, ça fait comme un séisme silencieux sur tout son visage, avec les plaques tectoniques de sa peau qui se réarrangent en chaînes de montagnes et crevasses.

Quand j'étais petite, Maman lui rendait souvent visite. Papa ne l'accompagnait pas mais moi si, parfois. On s'asseyait dans la cuisine devant un thé et je les écoutais parler, en ajoutant sucre après sucre dans ma tasse. J'étais fascinée par la façon dont les cubes fondaient dans le thé, et j'en mettais toujours trop, jusqu'à ce que ce soit imbuvable, écoeurant et froid.

Madame Muñoz ne me reprochait jamais de gaspiller. J'étais une petite fille très sage, très silencieuse et un peu trop timide, c'était ce qu'elle disait. Elle essayait de me faire raconter des choses, je me souviens, mais ça ne marchait pas fort. Après m'avoir tiré quelques phrases trébuchantes sur mes vacances à la neige ou ma nouvelle instit, elle sortait sa vieille boîte en fer-blanc et me disait de prendre un biscuit.

– Mange, Hippocita.

Hippocita, c'est un diminutif d'Hippolyte. Ça veut dire « Petite Hippo », ce que je trouve super laid, mais quand c'est Madame Muñoz qui le dit, ça ne me dérange pas. Ça sonne mieux en espagnol. (Hippolyte, c'est moi, mais je préfère qu'on m'appelle « H ».)

C'étaient des shortbread écossais, les biscuits (alors que Madame Muñoz est chilienne). Je les adore. Ils sont hyper sablés, bien sucrés mais avec juste assez de cristaux de sel pour leur donner du caractère. Moelleux sans être gras, friables sans être secs. Le biscuit parfait.

Je ne crois pas que d'autres enfants lui rendaient visite. Elle ne les achetait que pour moi.

L'année dernière, Madame Muñoz est tombée pendant sa balade quotidienne en forêt. Il avait plu, et elle a glissé sur des feuilles mortes réduites en bouillie par l'eau et la décomposition. Pendant deux heures, elle est restée à terre, tremblant de froid. Un joggeur a fini par la trouver – il a dû courir jusqu'à l'orée du bois, là où il y avait du réseau, pour appeler les secours. Elle s'était fracturé le col du fémur.

Deux heures trente-deux, en fait. On le sait parce qu'on connaît l'heure exacte de la dernière photo qu'elle a prise avec son smartphone juste avant de tomber, et celle de l'appel du joggeur. Cent cinquante-deux minutes de solitude. C'est Maman qui me l'a dit. Je déteste y penser.

Quand Madame Muñoz est rentrée de l'hôpital, elle marchait avec une canne, lentement, le dos tout rond. Elle avait changé. Vieilli. Elle ne pouvait plus se balader tous les jours, ni faire ses courses.

Alors Maman lui faisait ses courses en même temps que les nôtres. Ça m'arrivait de l'accompagner quand elle les lui déposait. Y avait plus de shortbread, parce que Maman oubliait à chaque fois de les prendre au supermarché.

Madame Muñoz souriait, et elle nous remerciait toujours, merci merci merci, à tel point que je me disais que ça devait

être crevant de remercier tout le temps comme ça. Les racines de ses cheveux si noirs avaient viré au blanc. J'ai pensé que c'était peut-être le choc, mais le liseré blanc était trop régulier pour ça. À force de regarder, j'ai compris que c'était de la teinture. Pas le blanc, mais le noir : depuis des années, elle teignait ses cheveux, et maintenant ils repoussaient blancs aux racines. Je n'avais jamais réalisé.

Elle a surpris mon regard et m'a souri tristement.

– La beauté d'une femme, Hippocita, c'est son orgueil. Mais l'orgueil est soluble dans la fatigue. Je n'ai plus l'énergie d'aller chez le coiffeur.

– Je vous trouve tellement belle, j'ai bredouillé.

C'était la vérité, mais je ne pense pas qu'elle m'ait crue.

Au début, Maman y allait tous les jours. Elle faisait le thé elle-même et s'asseyait à la table de la cuisine de Madame Muñoz, comme avant. Mais au fil des mois, son courage s'est dégonflé, ou sa bonté flétrie, ou je ne sais pas. Je ne sais pas exactement ce qui a pu se passer. À l'époque où Papa est parti, elle n'y allait déjà plus qu'une seule fois par semaine, et elle ne restait que le temps de remplir son frigo.

Moi, je ne l'accompagnais plus du tout.

J'essaie de ne pas en vouloir à ma mère, et j'essaie de ne pas m'en vouloir à moi. C'était une situation affreuse : le désespoir de Madame Muñoz face à sa soudaine perte d'autonomie était comme une pluie fine mais constante, qui pénétrait partout. Impossible d'être heureuse sous ce ciel, par ce temps, dans cette petite maison aux étages désormais condamnés. On avait installé un lit d'hôpital dans son salon, en face de la télé.

Ne plus aller la voir me faisait mal, mais c'était une autre douleur, plus diffuse, plus supportable. Ce n'était plus son sourire qui me rendait coupable, mais son souvenir, et il brûlait moins fort.



Lola et moi, on est restées un moment côte à côte à observer les deux policiers ; y en avait un qui prenait des notes, l'autre des photos. Côte à côte sans se regarder, chacune indisposée par la présence de l'autre, mais toutes les deux trop curieuses pour s'éloigner. La porte de chez Madame Muñoz était grande ouverte.

Lola s'est éclairci la gorge pour attirer l'attention des flics.

– Est-ce qu'elle va bien, la vieille dame ?

« La vieille dame. » Elle avait habité en face de chez elle toutes ces années et elle ne connaissait même pas son nom.

– Elle s'appelle Madame Muñoz, j'ai grogné.

Le policier qui prenait des notes a levé son bic de la feuille et s'est tourné vers moi.

– Tu la connais ? Elle a disparu. C'est son infirmière de jour qui a donné l'alerte.

– Disparu ? Mais où ça ?

Il a réprimé un petit sourire de moquerie avant de me répondre comme si j'étais demeurée :

– On ne sait pas, justement.

– Vous avez cherché en forêt ? La dernière fois, elle était tombée en forêt.

– C'est dans son dossier, a sifflé le gars à l'appareil photo. Son infirmière nous a déjà dit tout ça.

– Donc vous êtes allés voir ?

C'était clair que je les emmerdais, mais Madame Muñoz était trop importante pour que je laisse tomber.

– On fait ce qu'il faut, Mademoiselle, a dit celui qui prenait des notes en se penchant sur son carnet.

Son ton était définitif. Lola m'a tirée par le bras pour m'éloigner – je me suis immédiatement dégagee. D'où elle me touchait ?

Mais je l'ai tout de même suivie en direction de nos maisons, au sommet de la rue, à l'orée de la forêt.

On a marché lentement. Je m'en fichais de la semer, maintenant. Madame Muñoz avait disparu et je n'arrivais pas à me rappeler la dernière fois que je l'avais vue. Ça devait faire des mois.

– Tu la connaissais bien ? m'a demandé Lola.

Je n'avais pas envie de répondre à une question au passé. À la place, j'ai dit :

– Ça n'a pas de sens qu'elle disparaisse. Elle marche à deux à l'heure depuis son accident.

– Alors elle ne doit pas être loin.

J'ai secoué la tête.

– Si elle n'est pas loin, où elle est ?

Lola a passé une main dans ses cheveux pour se donner une contenance. J'ai vu sa cicatrice mieux que jamais auparavant : une tache sur la joue de la taille et de la forme d'une noix, d'un bleu violacé, avec des bords tout crénelés. Ça m'évoquait quelque chose, mais je ne savais pas trop quoi.

On est arrivées chez nous. Sans un mot, on a effectué les mêmes gestes sur nos seuils respectifs, reflète l'une de l'autre : sortir la clef de sa poche, l'enfoncer dans la serrure, pousser la porte, la fermer derrière nous.

J'habite dans une maison qui parle. Mes parents ont toujours accusé la mauvaise isolation, mais moi je pense que la maison a grandi autour de moi autant que j'ai grandi en elle. Elle est mon prolongement en poutres, en briques et en planches. Chaque porte a sa signature : le pêne de celle de l'ancien bureau de mon père résiste et claque quand on l'actionne ; celle de l'escalier menant aux chambres crisse en frottant contre le plancher ; et quand on ouvre la porte d'entrée, tout en bas, l'appel d'air entrouvre celle de ma chambre sous les toits.

C'est comme ça que j'ai su que ma mère était rentrée. J'ai descendu les escaliers quatre à quatre (la première volée

fait un son étouffé, *schpouf schpouf*, et la seconde le bruit de quelqu'un qui remue dans une chaise en osier) et je me suis précipitée sur le lave-vaisselle que j'avais oublié de vider.

Il était dix-neuf heures passées, ce qui était tard pour que Maman rentre du boulot. Elle tenait un sac isotherme dans sa main gauche et deux cabas en plastique dans la droite. Elle a déposé le tout sur la table de la cuisine avant de commencer à remplir le frigo tandis que je rangeais la vaisselle. Je m'attendais à ce qu'elle me reproche de le faire si tard, mais non.

Elle ne m'a pas embrassée, ni même dit bonjour, rien. On s'est contournées en silence dans la petite cuisine.

– Ils t'ont envoyée où, aujourd'hui ? j'ai fini par demander.

– Nulle part... Un campus d'entreprise à la Hulpe.

Ma mère est infirmière pour la Croix Rouge, elle fait partie d'une équipe itinérante de don de sang. Chaque jour elle bosse à un endroit différent. Elle aime bien son boulot parce que c'est l'une des seules positions d'infirmière où on s'occupe de gens en bonne santé. Quand j'étais petite, elle bossait en cardiologie à l'hôpital Saint-Luc et puis elle en a eu assez, comme ça, d'un coup.

– Y avait du monde sur la route ?

Elle a brusquement refermé le bac à légumes, croisant enfin mon regard. J'ai eu un mouvement de recul : je ne pensais pas que c'était possible d'avoir l'air aussi épuisé. Ses cernes semblaient faits de la même matière que des pneus, et le reste de sa peau était quasi translucide. Disparue, presque.

– C'est juste que tu rentres tard, j'ai balbutié.

Elle s'est figée, une brique de lait dans les mains. J'ai soutenu son regard en essayant de le décrypter. Tristesse ? Colère ? Fatigue ?

– Je suis allée faire des courses en sortant, elle a soupiré.

Après avoir refermé le lave-vaisselle, je me suis assise à la table de la cuisine. Est-ce que Maman était au courant,

pour Madame Muñoz ? Est-ce que c'était pour ça qu'elle semblait aussi... sombre ? Et si jamais elle ne savait pas encore, est-ce que je devais le lui annoncer, au risque de l'abattre encore plus ? Est-ce que ce ne serait pas plus gentil, plus compatissant, de ne rien dire ?

(Vous voyez quand vous êtes filmé, et que vous oubliez soudain comment marcher normalement ? Ça devient impossible quand on y pense trop. Ces derniers temps, ça me faisait pareil quand je parlais à ma mère.)

Mon cœur faisait des basses de techno dans ma poitrine. J'ai laissé passer quelques mesures avant de déclarer :

– Madame Muñoz a disparu.

– Je sais, son infirmière m'a appelée avant de donner l'alerte.

Elle avait répondu du tac au tac ; elle devait s'attendre à ce que je pose la question. Mais alors, pourquoi ne pas avoir abordé le sujet ?

– Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

– Que Madame Muñoz n'était pas chez elle. Elle m'a demandé si je l'avais vue.

– Et tu l'as vue ?

Elle m'a fixée. À nouveau, j'ai voulu déchiffrer son visage, mais j'y suis pas parvenue. Le pire, quand vos parents se séparent, c'est que vous êtes soudain obligé de les considérer comme des personnes, avec des sentiments, et c'est horrible. Si j'étais nulle à ce point pour lire les expressions de ma mère, c'était parce que je n'y avais jamais fait attention auparavant.

– Non, Hippie, a-t-elle répondu doucement, je ne l'ai pas vue. J'ai aussi parlé avec la police. Ils lancent une enquête pour disparition inquiétante.

Hippie, c'est un peu mieux que Hippo, mais vraiment tout juste. Je préférerais qu'elle m'appelle « H », comme tout le monde, mais depuis la séparation j'essaie d'être extra sympa avec elle, la coloc idéale, alors j'ai pas fait de commentaires.

Je me suis relevée pour l'aider à ranger les courses. Elle avait acheté des tonnes de viande : tranches de lard épaisses, une entrecôte bien grasse, un rôti de porc d'un rose presque fluorescent et, pire que tout, une tranche de foie de veau. J'ai empilé les emballages de polystyrène dans le frigo en m'efforçant de contenir ma nausée.

– Elle est où, tu penses ?

– Je ne sais pas, Hippie. J'espère surtout qu'elle n'a pas souffert.

– Mais pourquoi est-ce qu'elle souffrirait ?

– Je veux dire, j'espère que ce n'est rien de grave. Qu'elle est juste perdue, quelque part.

– Perdue ?

– Ça arrive parfois aux personnes âgées d'être désorientées et de s'égarer.

Je savais que ça arrivait, mais dans le cas de Madame Muñoz, je n'y croyais pas : elle ne marchait plus très bien, mais elle avait toute sa tête.

Maman m'a tourné le dos. Sans doute qu'elle se sentait encore plus mal que moi. La disparition de Madame Muñoz, en plus du départ de mon père... Dur. Ça me tue de devoir penser à Maman comme je pense aux filles de ma classe qui se font plaquer par leur copain.

Elle est sortie chercher quelque chose à la voiture, puis est revenue avec une grosse boîte de chez Vandendorre. J'ai chantonné le jingle de leur pub, pour l'amuser :

– *Vandendorre : vous avez bien choisi !*

Maman a hoché la tête sans sourire. Il y avait une photo sur la boîte, c'était une de ces plaques chauffantes électriques qu'on peut brancher n'importe où.

– Pourquoi t'as acheté ça ?

– Oh, pour rien, elle a marmonné en cherchant la clef de la cave dans son trousseau. J'ai pensé que ce serait utile de l'avoir au cas où notre cuisinière nous lâche.

Elle est descendue la déposer à la cave.

Ma mère passe pas mal de temps à la cave en ce moment, surtout la nuit. Je crois qu'elle ne mesure pas à quel point la maison me parle, car la vérité, c'est que je l'entends à chaque fois qu'elle se lève, et je sais exactement où elle va. En revanche, ce qu'elle fabrique en bas, aucune idée : depuis la séparation, elle s'est mise à verrouiller la porte. Il n'y a qu'une seule clef, et c'est elle qui la garde.

Cette histoire de plaque chauffante m'a bizarrement inquiétée. On louait la maison toute meublée depuis que j'avais six ans, et la cuisinière ne nous avait jamais lâchés, ou en tout cas je ne m'en souvenais pas. Ça m'a rappelé aussi, et pas pour la première fois, que sans Papa, c'était Maman qui payait la totalité du loyer. Je ne savais même pas à combien il s'élevait, mais Boitsfort, c'est cher.

Est-ce que c'était ça qu'elle faisait la nuit ? Elle préparait un futur déménagement à l'abri de mon regard ? Je détestais l'idée de devoir abandonner la maison, mais quitte à en arriver là, j'aurais préféré qu'elle m'en parle plutôt que de me maintenir dans le noir.

Quand elle est remontée, j'ai déclaré avec aplomb :

– Elle va sûrement revenir. Madame Muñoz, je veux dire.

Je n'ai pas eu le temps d'ajouter qu'on irait la voir – Maman s'est jetée sur moi. Un peu trop vite, mais je me suis laissé faire. Elle m'a serrée dans ses bras. Un peu trop fort, mais j'ai pas protesté.

– Bien sûr, elle a chuchoté, la bouche dans le creux de mon cou. Bien sûr qu'on va la retrouver.

Après qu'elle m'a lâchée, je me suis forcée à lui sourire. Elle avait le regard brouillé, la démarche vacillante.

– Qu'est-ce que t'as ? j'ai gémi. Maman, qu'est-ce qui se passe ?!

Elle s'est reprise, a passé une main dans mes cheveux.

– Je suis fatiguée et j'ai faim, c'est tout. J'ai eu une longue journée.

Et elle s'est mise à préparer le repas : du lard, du pain, des œufs au plat. D'habitude elle fait de la salade avec tout ça, mais pas ce soir-là. Trop fatiguée, sûrement. Trop pressée de manger.

J'ai dressé la table pour deux, mais une fois qu'on s'est assises, elle ne s'est pas servie.

– Je croyais que t'avais faim ?

– Finalement, non. Peut-être plus tard.

– Je peux avoir ton bacon ?

Elle a hoché la tête, avec un sourire si fin qu'il semblait transparent.

J'ai mangé sa portion en plus de la mienne, le lard salé et gras, croustillant comme il faut, alors que je n'en avais pas vraiment envie. C'était pour elle. Pour lui faire plaisir.

Après, j'ai fini de ranger les courses pendant qu'elle débarrassait. Au fond du dernier sac, il y avait un paquet de shortbread. *Walkers*. La même marque que ceux de Madame Muñoz.

Elle avait finalement pensé à acheter les biscuits, sauf que maintenant c'était trop tard.

De l'eau sale

Le bitume de la route est défoncé juste devant l'arrêt. Quand il pleut, ça fait une énorme flaque. Le genre dont on n'est pas sûr de toucher le fond si on sautait dedans à pieds joints. Le genre qui pourrait être une porte vers un autre monde : on plonge et on émerge ailleurs, là où le soleil brille et mes parents sont restés ensemble.

Je n'ai jamais essayé.

Pour ne pas se faire éclabousser, il vaut mieux se tenir loin du bord du trottoir. La plupart des voitures font un écart, mais pas toutes.

À l'arrêt, il n'y avait que moi. Et Lola. Elle était vêtue d'un gros imper rouge qu'elle avait passé par-dessus son sac. Moi, je n'avais rien qu'un vieux sweat sur le dos : la pluie avait percé à travers ma capuche et mes cheveux étaient humides. Mais au moins, je n'avais pas l'air d'un dromadaire obèse.

Je pensais toujours à Madame Muñoz, mais soudain ça me semblait loin. Il y a ma rue, et il y a l'école ; ce n'est pas le même monde. Le bus, c'est la frontière entre les deux. Les soucis qui m'assaillent à l'école se dissolvent dès que je descends du bus, ceux de la rue partent en fumée quand j'y monte.

Il n'y a que Lola qui me suit partout.

Une voiture a roulé dans la flaque à tout allure. J'ai bondi en arrière, mais trop tard ; les éclaboussures m'ont criblée de haut en bas, dans un bref clapotis furieux. J'en ai même reçu dans la bouche.

Je me suis retournée en crachant. Lola se marrait, j'ai bien vu, elle qui était restée au sec sous l'abribus. Elle a rentré ses deux bras dans ses manches, fourragé sous son imper avant de faire apparaître une bouteille d'eau :

– Tu veux une gorgée ?

J'avais envie de vomir – l'eau avait un goût de boue et de pétrole. J'ai craché à terre encore une fois.

– Non.

Aucune envie, aucun besoin qu'elle m'aide. Elle s'est détournée, le sourire éteint. J'ai sorti un mouchoir pour m'essuyer le visage. On n'était pas amies.

Le bus de 7 h 16 est arrivé avec trois minutes de retard. Il s'est immergé à cinq à l'heure dans la flaque, comme un bateau qui arrive à quai.

J'ai investi notre banquette habituelle et posé mon sac à côté de moi. Le défi, c'est de garder le siège voisin du mien inoccupé, pour que Kouz et Benji aient une place assise en montant. Ça ne marche pas toujours ; parfois, quelqu'un me demande de retirer mon sac pour s'asseoir et je suis bien obligée de m'exécuter. Mais si les passagers se contentent de me regarder en fronçant les sourcils, je fais semblant de ne rien voir et les garçons ont leur place.

Ce matin-là, ils l'ont eue. Kouz s'est glissé à côté de moi, grimaçant comme d'hab parce que les rebords des dossiers lui rentraient dans le dos. Benji s'est mis à côté de lui et s'est plaint comme d'hab d'avoir une fesse dans le vide.

J'ai fermé les yeux, la tempe contre la vitre froide. Elle vibrait avec le moteur. L'eau sur mes vêtements n'avait pas encore séché mais elle tiédissait déjà dans l'atmosphère moite du bus, et j'étais presque bien, avec la jambe de Kouz contre la mienne et les voix des garçons pour me bercer. Peut-être que mes vêtements sécheraient avant qu'on arrive à l'école. Peut-être que personne ne remarquerait

les taches sableuses. Peut-être que ce sale goût que j'avais dans la bouche finirait par s'estomper. Peut-être que ce serait une bonne journée, finalement.

– Aurélie m'en a envoyé d'autres, a dit Kouz à Benji. Tu veux voir ?

Aurélie. Merde. J'avais oublié.

J'ai entrouvert les yeux. Kouz s'était tourné vers Benji et faisait défiler des images sur son écran. Comme j'avais pas envie de regarder les photos, je me suis concentrée sur le visage de Benji. Je n'arrivais pas à déterminer s'il était fasciné ou dégoûté. J'ai refermé les yeux.

– Vous parlez, des fois ? il a demandé. Ou elle t'envoie juste des photos ?

– On parle, a ricané Kouz, la voix pleine de sous-entendus. On parle de plein de choses, t'inquiète pas pour ça.

Sur ce, il est arrivé dans sa galerie à une image qui devait être particulièrement hard, parce que Benji a couvert l'écran de sa main.

– Allez ça va, j'ai pas envie de voir ça.

Kouz a ricané.

– Tu sais pas ce qui est bon.

– T'es glauque, mec. Raconte-moi autre chose. Je ne sais pas, dis-moi si tu te sens bien quand tu discutes avec elle ! Dis-moi si elle te fait rire ! À quoi ça sert, si c'est juste du cul ?

– J'ai pas besoin qu'elle me fasse rire, Bermuda. Y a toi pour ça.

Benji a pas pu s'empêcher de sourire, trop fier. Au même instant, il a remarqué que j'avais rouvert les yeux.

– T'es de retour parmi nous, H ?

– Mmmnoui.

Trop content de trouver une échappatoire, il a sorti une liasse de feuilles de cours de son sac et me l'a tendue par-dessus Kouz, qui pianotait un message.

– T'es prête ?

– Comm– Hé !

Le bus a freiné brutalement ; j'ai basculé. Sans lâcher son portable, Kouz m'a retenue par la capuche.

– Comment ça, prête ? j'ai dit en me rasseyant.

Les portes se sont ouvertes, et on s'est retrouvés baignés dans une haleine misérable de postillons glacés. Des gens sont descendus, d'autres montés.

– Maths, a fait Benji en secouant les feuilles sous mon nez. L'interro.

J'ai rejeté ma tête en arrière, la laissant heurter le dossier.

– Meeeerde. J'ai zappé.

Les garçons ont grimacé de concert.

– C'est en première heure, a soufflé Kouz.

– Je sais. Je peux m'asseoir à côté de toi, Benji ?

– J'ai déjà promis à Kouz.

Évidemment. Ils se voyaient à l'arrêt avant de monter dans le bus, donc il avait toujours la priorité.

J'ai fixé Kouz en essayant de rendre mon regard aussi aiguisé qu'une lame. Il l'a soutenu : on était potes, mais il ne me céderait pas sa place. Premier arrivé, premier servi.

– OK, j'ai soupiré. OK, tant pis. C'est qu'une interro.

– Relis les formules vite fait, a proposé Benji. C'est pas trop dur, la trigo.

C'est jamais trop dur, pour Benji. C'est comme s'il avait un super-pouvoir ; il écoute la matière en cours une fois, et il la connaît. Y a que le néerlandais qui lui donne un peu de mal, vu qu'il n'en a jamais fait en France – il ne vit ici que depuis la rentrée. Et encore, il retient les listes de verbes irréguliers à une vitesse effarante. *Beginnen, begon, begonnen*. C'en est désespérant.

J'ai jeté un coup d'œil sceptique à sa feuille. Il y en avait au moins quinze, des formules.

– Je retiendrai jamais tout ça.

On ralentissait déjà à *Place de Londres*, l'arrêt de l'école. Du coin de l'œil, j'ai vu Lola ranger ses feuilles dans son sac et se réintroduire dans son imper taille maxi.

Remerciements

J'ai écrit ce roman sous la direction de Clémentine Beauvais pendant ma deuxième année au master de Création Littéraire du Havre. C'était une chance incroyable de travailler avec une autrice que j'admire autant et d'avoir une première lectrice à la fois aussi exigeante et aussi bon public. Merci, Clémentine Hoca !

Merci à ma mère d'être si bonne joueuse. Merci à mon père de m'avoir appris le turc. Merci à eux deux de me soutenir dans toutes mes frasques.

Merci à l'équipe de Sarbacane : Julia, mon adorable rabat-teuse ; Claudine pour cette incroyable couverture ; Tibo à la lecture si fine ; et toutes celles et ceux qui travaillent en coulisse pour que ce livre trouve son public.

Merci à Altay et Ural Manço d'avoir partagé avec moi leurs connaissances sur la communauté turque de Belgique. Merci à Walther, fringant urologue, pour ses précisions concernant les ruptures de freins, les circoncisions et les prises de sang. Merci aux amis qui ont lu ce roman quand il ne tenait pas encore très bien debout : Léonore, Hind (meilleures cartes postales ever !) et Simon. Merci à Claire Cornillon qui en a lu la toute première esquisse et m'a encouragée.

Merci à mes copains d'écriture : Killian, Anne-Fleur, Reutty, Julia (elle est partout !), la bande du PJE et tous ceux que j'oublie. C'est un grand bonheur de faire partie de votre communauté.

Enfin, merci à Simon : pour les trois ans en Normandie, le langage secret et bien plus encore...

Directeur de publication : Frédéric Lavabre
Collection dirigée par Tibo Bérard
Assistante d'édition : Julia Robert-Thévenot
Maquettiste : Claudine Devey

© Éditions Sarbacane, 2020

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

ISBN : 978-2-37731-507-9